FRANCIS JAMMES 1868–1938

Si tu descends du nord

Si tu descends du nord
au fort
de l'Été pour venir me voir,
tu traverseras un long pays noir
et gros bleu ;
te retournant lorsque s'épaissit l'air
dans le couchant de feu,
tu prendras l'horizon des terres pour la mer.
Tâche donc de passer par le bourg de Bonnut.
Assis devant l'auberge où juchés sur des fûts
des musiciens de Hollande
auraient pu figurer, bois un verre de vin.
Là prennent fin
les Landes.

Si tu viens du midi
ici
tournant le dos, l'hiver, à la ligne brisée
de ces monts gris et jaunes :
les forêts par toi traversées
opposent au ciel bleu le sol couleur d'automne
que hérissent les gaules nues
et que parcourent les bécasses.
Comme un verre bordé de plomb, le ruisseau glace.
Le givre soude avec ses aiguilles ténues
des cailloux en tas sur la route
pareils à des morceaux de pain gardant leur croûte.
Peut-être entre Loubieng et Sainte-Suzanne
quelque chasseur dont la chienne a pour nom Diane
surgira-t-il d'un bois :
c'est moi.

Arrivant
du levant
dans le frisson de quelque averse printanière,
quand la rose églantière
ouvre au-dessus de la rivière
sa bouche de lumière ;
quand le coucou
pleure
l'heure ;
quand, dans le verger, tout à coup
les lattes
éclatent ;
quand les bas-fonds herbeux sont pleins de populages
et le village
de Castétis
de myosotis ;
quand un rossignol interpelle,
de son chant qui ruisselle
au milieu de la nuit, la primevère en foule
fleurie aux troncs mousseux qui bordent les chemins ;
quand le ruisseau roucoule ;
si tu viens
au jardin
le matin,
tu trouveras, parmi les anémones,
vigneronnes
au cœur de flamme :
ma femme.

Si venant
du ponant
dans l'automne tout plein de tombes
et de palombes,
laissant derrière toi la mer
au sel amer :
la contrée est d'abord plate, avec des étangs
de temps en temps.
Vois : remontant l'Adour
glisse une voile lente à l'heure où meurt le jour.
Que ta main soit légère au marteau de la porte,
de sorte
que tu ne troubles pas dans sa prière
ma mère.